

## BALADIN DE PONT-BRAND

**I**l était une fois, bien sûr, puisque c'est toujours ainsi que commencent toutes les histoires. Il était une fois, d'accord, mais laquelle ?

Certainement pas la fois où le préfet Betto, à la tête de ses hommes armés de pilums et de javelots, décidait d'installer son campement sur le bord de l'Ille. De ce temps-là, où les Romains gardaient la route du nord, personne ne conserve de souvenirs. Pas même les conteurs qui sont pourtant si habiles à les inventer.

Pas la fois non plus de la Motte d'Ille, du Vau Reuzé ou de la Quintaine, quand, sous prétexte de protéger les bêtes et les gens de la menace des Vikings, des petits chefs de guerre érigeaient des talus surmontés de donjons de bois. Ces petits malins en profitaient pour faire payer leur protection en grain et en cochon. Les histoires de ce temps sont aujourd'hui enfouies sous la terre. Elles remontent à la surface au hasard des bulldozers et des pelleteuses qui couvrent la campagne verte de grandes saignées brunes. Seuls les historiens en conservent la mémoire morte qu'ils rangent dans des livres savants

et sous des vitrines de verre. Deux bols, une assiette, une cuillère en bois et une belle étiquette pédagogique que les enfants déchiffrent en bâillant.

Ce n'était pas hier non plus, quand l'eau de l'Ille envahissait chaque hiver les prairies de Betton. De ce temps d'avant le supermarché Champion et de la mairie, de ce temps où les vaches descendaient boire à la Flambée, seuls les vieux conservent des souvenirs. Ils les égrènent comme un chapelet de mémoire dont chaque grain rappelle un commerce ou un bistrot qui animait naguère la commune et leur enfance. « *Les quatre chemins, la mère Froissard, le père Barbier, maréchal ferrand, la mère Berthier, la mère Hiare, la mère Danièle...* Beaucoup de femmes, les hommes travaillaient à côté du café, à l'atelier, au garage ou à la forge. « *Le Chasseur, la mère Guillaume, le père Briand, le café Rio, le café Mélé, Auffray, Loisel Bonnot, la mère Baudouin,* et des lieux dits, *au Bignon, au Pigeon Blanc, chez Marcel à la Ville en Bois et Monsieur Heudes, dit Bouboule, hôtel, boucherie, restaurant, épicerie, buvette face à la gare.* Et tous ces noms, quand les vieux les récitent, sonnent comme une prière, la litanie des temps perdus, comme une chanson. « *Longtemps, longtemps, longtemps après que les bistrots ont disparu...* » Et ces noms sont plus vivants que ceux qu'on a gravés sur les pierres du cimetière et le monument aux morts, même si ce sont parfois les mêmes. Alors la larme qui vient à l'œil des anciens, bien naturellement, leur brouille un peu le monde en train de s'inventer ici comme ailleurs. De ce temps-là, les grands-pères hésitent à parler à leurs petits-enfants. Il ont peur de les ennuyer.

**I**l était une fois, aujourd'hui, donc. Aujourd'hui dans le lotissement de Pont-Brand. Trois gamins construisent des cabanes au bout d'une route en devenir, un chemin de gravier gris qui sue la poussière sous les roues des autos, le soir, quand les habitants des maisons neuves rentrent de Rennes. Un peu plus bas, un rideau d'arbres enclot une prairie où paissent des vaches. La campagne est tout près, dans le creux; la ville juste au-dessus de leur tête, une drôle de ville, plus jeune encore que les enfants et qui, comme eux, ne demande qu'à grandir, libre de ses rêves et l'avenir à inventer.

Le premier gamin s'appelle Yann. C'est un petit brun aux cheveux noirs comme ses yeux. Il bouge comme on danse sur une planche en équilibre qui lui fait une balançoire. Il sait, en soufflant dans ses mains serrées sur une herbe, imiter le cri d'oiseaux que personne ne verra jamais. C'est un gosse de la campagne. A l'aide de bouts de bois, de palettes de chantier et des restes de cordes, il se construit une cabane en bois. Comme la maison de papa.

Le second s'appelle Yannick, il a une tignasse en bataille et les mains noires de crasse et de poussière. Un chien s'agite dans ses jambes. La lèvre inférieure du gamin est fendue d'une belle cicatrice rouge gagnée sur son vélo. En bas de la côte, quand il s'est aperçu que ses freins ne fonctionnaient plus, il a hésité entre une tête dans les parpaings et un roulé-boulé dans les orties. Il a choisi les parpaings. C'est un gars de la ville qui fait plus confiance aux murs qu'aux fossés. Il entasse des pavés de granit qu'on a posés là en attendant de les aligner en bordures de trottoir. Il se construit une cabane en pierre. Comme la maison de papa.

Le troisième est une fille aux cheveux d'automne et au visage piqué de taches de rousseur. Ses joues ressemblent aux pommes bio dont raffolent les citadins amoureux de la nature. Sa robe blanche est un mystère au sommet d'un tas de gravats. Ses parents l'ont prénommée Jane, avec un « D » devant qu'on entend mais qu'on n'écrit pas. Le contraire du Pont-Brand qui s'écrit avec un « D » qu'on n'entend pas pour éviter que les curieux découvrent ce que les dictionnaires racontent du « Bran » sans « D ». Jane ne sais pas encore si elle aime son nom. En attendant, elle accepte que ses copains l'appellent Yannette, et tant pis si ça n'existe pas.

Yann, Yannick, Yannette, les trois petits cochons du Pont-Brand sont en train de construire leurs maisons.

— Et toi, Yannette, lance Yannick, en quoi tu vas la faire, ta cabane ? Si tu veux, je te prête des pierres.

Yann propose de l'aider aussi, avec quelques planches et quelques branches qu'on pourrait couper dans la haie, mais Yannette n'a pas besoin des garçons. Pas pour cela. Elle lève les bras et place ses deux mains, paumes ouvertes sur le vide, comme si elle y rencontrait une résistance. Elle décolle une main et va la poser un peu plus loin tandis que la première demeure parfaitement immobile. Puis elle décolle la première en maintenant la seconde bien fixe sur son point d'appui imaginaire et dessine un mur invisible tout autour d'elle. C'est un truc qu'elle a appris à l'atelier d'expression corporelle.

– Moi dit Yannette, je construis une cabane en verre, comme la maison de papa !

Pourquoi pas ? C'est bien ainsi qu'on construit la nouvelle médiathèque, avec de grande vitres ouvertes sur les arbres. Au Pont-Brand, les terrains sont « libres de constructeurs », sauf ceux des deux immeubles du bout qui se ressemblent comme deux H.L.M. et où l'on a logé les moins fortunés ou les plus handicapés. On peut accéder en fauteuil-roulant dans les appartements du rez-de-chaussée. Ailleurs, chacun bâtit sa maison à sa guise. Certains savants urbanistes le déplorent au nom de l'unité des formes et des matières. D'autres estiment qu'on gagne en fantaisie ce qu'on perd en cohérence.

Yann et Yannick suivent avec admiration la danse de la petite fille qui dessine les murs de sa maison. Et ce sont les plus solides de tous les murs parce qu'ils sont plantés au cœur de son envie de vivre et de grandir ici.

– Tu pourrais me faire une niche pour Baladin, qu'il ait une maison, lui aussi, demande Yannick ?

Évidemment, elle pourrait, mais les trois se rassemblent et s'assoient sur un tas de sable. Baladin, le bâtard d'Idefix et de Milou vient se coucher à côté d'eux. C'est un tout jeune chiot blanc avec du poil dans les oreilles, leur mascotte à tous les trois.

– Alors c'est sûr, interroge Yann, tu peux le garder ? Pour toujours ?

– Raconte encore comment tu l'as trouvé, enchaîne Yannette. Avant de construire une maison, il faut savoir d'où vient celui qui va vivre dedans.

Tous les trois connaissent par cœur les circonstances de l'arrivée de Baladin au Pont-Brand. Ils ne s'en lassent pas.

– Raconte comme une vraie histoire !

**I**l était une fois, à la fin des vacances, le vingt sept août, commence Yannick. C'était un lundi. Vous, vous étiez déjà là, mais nous, avec mon père et ma mère, on arrivait pour la première fois dans la maison. Les travaux étaient finis, mais pas vraiment tout à fait. Il y avait encore de la poussière par terre, pas de rideaux aux fenêtres et des fils électriques qui pendaient au plafond. Mon père était furieux parce qu'il était marqué sur les papiers qu'il aurait dû y avoir des ampoules. Il a dit que si c'était comme ça, on allait retourner à Rennes, et faire venir des huissiers. Mais maman lui a dit qu'il valait mieux acheter quelques douilles à Leroy Merlin plutôt que de payer un mois de loyer en plus et on est restés. On n'a pas bougé d'ici de toute la semaine, sauf maman pour les courses et mon père qui prenait la voiture de temps en temps pour aller acheter des outils ou des trucs qui manquaient. Il fallait faire vite parce qu'ils devaient tous les deux reprendre le travail la semaine suivante. On a d'abord installé ma chambre. « Comme ça, tu ne seras pas dans nos jambes », ils disaient. J'aurais bien voulu aider, mais je ne savais pas comment, alors je me suis ennuyé. Quand je voulais accompagner maman aux courses, elle disait que j'allais la retarder. La nuit, j'avais du mal à m'endormir parce que je les entendais bricoler en bas, monter des meubles et planter des clous. Ce qui était bien, c'est que chaque matin, à mon réveil, il y avait quelque chose de

nouveau. Enfin, le samedi, la maison a commencé à ressembler à une vraie maison, avec le salon, le canapé et la télé, même s'il n'y avait pas beaucoup de chaînes parce que papa n'avait pas eu le temps de fixer l'antenne. Le soir, il a dit qu'on avait bien travaillé et qu'il était temps de partir à la découverte de notre « nouveau monde ». Il a sorti mon vélo du garage et on est partis tous les trois sur la route, jusqu'au rond point. Un peu plus loin, on a trouvé un petit chemin qui menait jusqu'au canal. Alors, là, c'était super, il y avait des arbres et de l'eau, des prés avec des vaches dessus, comme dans la vraie campagne, sauf que le chemin était tout lisse comme une route et qu'on pouvait rouler vite parce qu'il n'y avait pas de voitures. Papa et maman se sont assis sur le bord du canal. Ils avaient l'air content. Papa a passé son bras autour du cou de maman et il l'a embrassée. J'aime bien quand ils font les amoureux, comme dans les films, mais ça me gêne un peu, alors j'ai fait des courses tout seul avec mon vélo et c'est là que j'ai pensé que ce qui serait super, ce serait de faire des courses avec quelqu'un. J'ai demandé si je ne pourrais pas avoir un chien, puisque maintenant, on habitait à la campagne. Ils ont dit « On verra. Il faut d'abord qu'on s'installe et qu'on prenne nos marques Demain, on ira voir le marché. » Quand les parents ne veulent pas, ils disent toujours « on verra. »

**Y**ann et Yannette écoutent le récit de Yannick. Ils connaissent. Quand on arrive dans une maison neuve, qu'elle soit en bois, en verre ou en pierre, tous les déménagements se ressemblent. On croit que tout est prêt et tout reste à faire. Ils se taisent gravement. Il doit être six heures passées. Le ronron de la bétonnière qui montait

du chantier des Toscanes - treize maisons individuelles livrables en 2008 - s'est arrêté. Ce sera bientôt la ville de l'autre côté de la rue. Ceux qui travaillent ici ont fini leur journée. Ceux qui ont passé la journée à Rennes commencent à revenir. Les voitures soulèvent la poussière du chemin jusqu'aux abords des maisons neuves. Personne ne se soucie des enfants sur leur tas de sable. Il fait beau. Ils sont bien mieux dehors que devant la télé. Yan sculpte un bout de bois pour s'en faire un poignard. Yannette bouge doucement les mains comme si le vent était une pâte à modeler entre ses doigts. Ce sont des enfants sages Et puis il reste la tranchée à creuser pour les plantations d'automne, une dizaine de mètres cubes de terre à pelleter sur la terrasse. Le printemps prochain sera celui des haies et des pelouses au Pont-Brand. Les hommes découvrent au jardin les joies de la double journée que les femmes connaissent depuis toujours à la cuisine.

— Baladin, je l'ai vu tout de suite, poursuit Yannick.

A l'écoute de son nom, le chien pose sa tête sur les genoux de son nouveau maître.

— C'était le plus beau. Il y en avait trois autres dans la caisse qu'une dame avait amenée à l'entrée du marché, ses trois frères, mais c'était lui le plus beau. Dès qu'il m'a vu, il a remué la queue, comme si on se connaissait. Il coûtait vingt-cinq euros. Mon père a dit que ce n'était pas le moment de se charger d'une bouche en plus à nourrir, mais maman a dit que, si je voulais, je pouvais rester un peu et qu'on se retrouverait quand ils

auraient fait le tour de la place.. Il y avait beaucoup de monde. On entendait de la musique à l'autre bout du marché. Les parents ont disparu dans la foule.

J'ai demandé à la dame si je pouvais caresser les petits chiots. Elle a dit « Oui mon poussin ». J'ai pris Baladin dans mes bras. Il avait le nez tout froid. Il me léchait la main avec sa petite langue. Ça chatouillait. On était à peine en train de faire connaissance quand un autre chien est arrivé, un gros, même pas en laisse, qui s'est mis à aboyer comme un fou. Baladin a sauté de mes bras. Il a filé avant que je puisse le retenir. Ce n'était pas ma faute, mais la dame s'est mise à crier que, puisque j'avais perdu son chien il fallait que je paye. Moi, j'avais la trouille de ce que dirait mon père. Vingt-cinq euros ! Déjà qu'il avait dû payer les douilles ! J'ai dit à la dame que j'allais le rattraper mais elle voulait pas me laisser partir. « Non, non, elle disait, on va aller voir tes parents. Si tu crois que je vais te laisser fiché le camp ! » Avant, elle souriait et elle m'appelait « mon poussin » et maintenant, elle était tout en colère, comme une furie. Je me suis sauvé derrière le chien. C'était autant pour le ramener que pour échapper à la vieille. Elle a crié des injures dans une langue que je ne comprenais pas pendant que je passais le pont comme un dératé.

J'ai couru sans m'arrêter jusqu'au parking du Champion. Ça devait être fermé parce qu'il n'y avait presque pas de voitures, juste Baladin, assis sur son derrière, qui me regardait comme s'il avait envie de jouer. La vieille ne m'avait pas suivi. Il faut dire que je cours drôlement vite et qu'elle avait ses autres chiens à garder. J'ai appelé « Le chien ! Le chien ! » Je ne savais pas encore son nom. J'ai sifflé. Et lui, il me regardait. Chaque

fois que j'approchais, il filait quelques mètres plus loin et c'est comme ça que je l'ai suivi jusqu'à un carrefour avec des feux rouges où il a traversé sans regarder. Il m'a conduit jusqu'à la Haye-Renaud. C'est ensuite que j'ai su le nom. C'est un quartier plein de petites maisons toutes pareilles. Enfin, pas exactement pareilles, mais presque. On dirait des maisons neuves un peu vieilles. Il y en a qui ont un étage en plus, ou un garage sur le côté comme si elles avaient grandi. Ça se voit qu'elles sont un peu vieilles, parce qu'ils y a de vrais arbres dans les jardins, des gros, pas comme si on venait de les planter. Dans l'ancien temps, ça devait être des maisons un petit peu pauvres, maintenant, elles sont un petit peu riches. Le chien cavalait toujours. Quand il arrivait au bout d'une rue qui n'allait nulle part, je croyais que j'allais le coincer, mais il filait chaque fois entre mes jambes. Il voulait jouer. Je commençais à en avoir assez. Je ne savais plus du tout où j'étais. Je croyais avoir perdu sa trace quand soudain je l'ai revu sur la voie ferrée. Il était passé par un trou de la clôture. Je ne pouvais pas le suivre mais je le voyais bien, assis au milieu des rails. Il aboyait pour que je vienne le rejoindre. C'est là que j'ai eu vraiment peur, quand le train est arrivé. A toute vitesse. J'ai fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, le train était passé et Baladin se relevait en secouant ses poils. Il était resté sans bouger, bien aplati entre les roues des wagons. J'ai pris le passage à niveau pour aller le chercher à la gare. La gare, là, ça m'a fait rire. Vous ne connaissez pas la gare ? D'un côté, c'est une petite maison, comme une gare de campagne avec marqué Betton dessus et de l'autre côté, du côté de la route, c'est une grande place, comme en ville, avec des

pavés neufs et des poteaux pour que les voitures ne puissent pas monter. C'est drôle, ici, il y a des moments où l'on ne sait plus du tout où l'on est !

**Y**annick a raison et Yannette approuve. Elle aussi a eu cette impression en accompagnant sa mère à la bibliothèque. Du côté de l'église et de la place du Vieux Marché, elle a cru que Betton était un village avec son café, ses vraies vieilles maisons, ses escaliers bizarres qui montent et qui descendent au-dessus de la fontaine, et ses fleurs partout sur les trottoirs, un peu comme un décor. Et tout autour, des rues et des maisons, des maisons en enfilade et des rues qui tournicotent, comme si le village était trop petit pour accueillir tout le monde et que les autres attendaient à la porte. Yann est d'accord aussi. Quand il se promène sur les bords du canal, surtout le soir quand la brume monte de l'eau et que les chênes dans les prairies sont plus grands que le jour, la lumière est si belle, le silence si plein de bruissements dans les fossés, qu'il s'imagine dans un de ces livres de chevalier qu'il aime tant. Il s'attend à voir surgir un sorcier, un mage ou un elfe à l'horizon du chemin de halage. Un soir, il a vu une chauve-souris. Mais quand son père l'a emmené au Village de la Forme, il n'a vu que des voitures à la queue leu sur la route de Rennes, des entrepôts et des boutiques à droite et à gauche, comme au sortir des grandes villes. La banlieue. Quant au fameux « village », il a trouvé un peu fort qu'on donne un nom pareil à un centre commercial où seules les tondeuses thermiques broutent les prairies et où les arbres poussent en rangs accrochés à leurs

tuteurs. Il paraît même que là-bas il n’y a plus de nuit. On y voit comme en plein jour et les lumières des néons effacent les étoiles.

— Alors, tu étais perdu , interroge Yann en éprouvant la pointe de son poignard dans le creux de sa main.

— Complètement, admet Yannick. Presque complètement. Je savais comment revenir vers le marché, il suffisait de passer le pont, mais pour rentrer jusqu’au Pont-Brand, je n’avais fait la route qu’une seule fois en voiture, sans regarder. Le seul chemin que je connaissais était celui que j’avais pris avec mes parents pour descendre au canal. Du canal, j’étais certain de retrouver ma maison. Du haut du pont, j’ai regardé si la vieille aux chiens était encore là à m’attendre. Il n’y avait plus personne. Les commerçants avaient tous remballé leurs étals, je pouvais y aller. J’ai passé le pont. Baladin m’a suivi. Maintenant que j’arrêtais de lui courir après, c’était lui qui ne voulait plus me quitter. La voiture de mon père n’était plus sur le parking. J’allais me faire enguirlander quelque chose de bien ! Je ne savais pas quelle heure il était, ni combien de temps j’avais couru. J’étais fatigué. J’ai décidé de marcher le long du canal jusqu’au moment où je trouverais le chemin que je connaissais. Baladin me suivait, comme si j’étais son maître. Au bout du plan d’eau, je suis arrivé sur une grande esplanade où stationnaient quelques caravanes. Il y avait du linge tendu sur des cordes et des enfants qui jouaient en criant. Leurs cris m’ont rappelé ceux de la vieille aux chiens. C’était la même langue avec des « a » et des « o » dans la gorge. J’ai fait un grand détour pour

éviter le campement. J'étais presque arrivé à l'écluse quand j'ai entendu sa voix derrière moi. La voix de la vieille. « Voleur, qu'elle criait ! C'est le gadgio qui m'a chourave mon chien. Il se nachave ! Arrêtez-le ! » Des hommes sont sortis des caravanes. La vieille continuait à crier en me montrant du doigt. J'ai détalé en quatrième vitesse. Baladin courait devant moi, il avait encore plus la trouille. A l'écluse, une péniche achevait sa manœuvre. Le chien a sauté à bord. Je l'ai suivi d'un bond, sans réfléchir, juste avant que le bateau reprenne sa navigation. L'écluse était basse, ça a fait une sacré chute et je suis resté quelques instants groggy avant de comprendre où j'avais atterri. Quand j'ai repris mes esprits, sept petits vieux me regardaient en rigolant.

Ils étaient tous habillés de la même manière, avec des chemises roses et des pantalons noirs, ils n'avaient presque plus de cheveux, ou alors des tout blancs, sauf un, un peu plus jeune que les autres qui portait une barbe noire. Le plus chauve avait un accordéon sur le ventre.

— Tout ce qui tombe du ciel est béni ! il a dit.

Et les autres ont rigolé de plus belle. J'halluciniais. J'avais dû me cogner la tête drôlement fort. Les gitans criaient sur la rive en dressant le poing contre la péniche.

– Tu as des ennuis avec nos amis voyageurs ? a demandé l'accordéoniste.

– C'est pas ma faute, j'ai dit. Je ne l'ai pas volé, leur chien, j'ai juste voulu le rattraper et maintenant c'est lui qui ne veut plus me quitter. Faut que je rentre chez moi. Mes parents vont s'inquiéter.

Ils ont rigolé encore, il n'y avait pourtant pas de quoi, et ils m'ont demandé où était chez moi. Je leur ai dit que c'était au Pont-Brand, alors le chauve m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'ils allaient dans la bonne direction et qu'ils pourraient me laisser sur le chemin de ma maison. Et voilà que d'un seul coup, sur le chemin, les hommes qui me poursuivaient en criant ont éclaté de rire tous en même temps. J'ai compris pourquoi quand un des vieux s'est précipité à l'avant de la péniche. Baladin était en train de piquer les saucisses du déjeuner qui cuisaient sur un barbecue. D'un seul coup, tout est redevenu calme, les hommes avaient abandonné la poursuite, et moi, je me suis demandé si je devenais complètement fou.

– Où suis-je, j'ai dit ?

Comme dans les films, j'ai dit ça ! Parole ! Comme quand le héros se réveille après avoir été assommé. Je me croyais dans un film et je parlais comme dans un feuilleton.

– Tu es sur la Péniche Théâtre, petit, m'a dit l'accordéoniste, sous la protection des Baladins de l'Ille, comédiens chanteurs, poètes-paysans, musiciens-maçons, amateurs de chansons et de bon vin depuis plus de cinquante ans, et toujours bon pied, bon œil !

Et tous les sept ensemble, au son de l'accordéon du chauve et de la guitare du barbu, ils se sont mis à chanter en faisant des gestes une chanson délire qui parlait de confiture qui dégouline et de trous dans les tartines. Rien qu'à les regarder, on avait l'impression qu'ils en avait partout, de la confiture. Il y en avait même qui faisaient des mimes avec les mains comme Yannette. Sans mentir, j'étais mort de rire. Après, on a

mangé les saucisses que Baladin avait laissées. J'avais une faim de loup. Et comme la péniche allait doucement et qu'ils voyaient bien que je n'en revenais pas de voir des pépés jouer les guignols, l'accordéoniste m'a raconté un peu de son histoire. C'est vrai qu'il avait été maçon. Même qu'autrefois il avait construit des maisons avec des murs tout en terre. Sans cailloux, sans ciment, rien que la terre et un peu de paille qu'on tassait avec les pieds. Et même que parfois, pour que ce soit plus solide, on ajoutait de la bouse de vache !

De la bouse de vache ! Yann éclate de rire. Ça lui plairait, une grande maison en bouse de vache ! Yannette reste la bouche ouverte. Elle croyait que seuls les Africains construisaient des maisons en terre. Mais Yannick continue.

Il m'a dit aussi qu'il était un peu triste aujourd'hui quand il voyait qu'on recouvrait ses beaux murs avec des enduits tout moches, mais qu'est-ce qu'on pouvait y faire... Pour changer de sujet, je lui ai demandé comment il avait appris pour l'accordéon. Alors il m'a parlé de la guerre, des Allemands qui l'envoyaient creuser des trous pour cacher les chars dans la forêt. Il était obligé. Mais après, quand les Américains sont arrivés, il était parti avec l'armée française occuper le pays des Allemands, parce que c'est eux qui avaient perdu à la fin. C'est là qu'il avait joué à une tombola militaire et qu'il avait gagné le gros lot : un accordéon. Il n'avait jamais touché un accordéon avant. Il a appris tout seul. Quand il est rentré en France, il était devenu musicien et il avait recommencé à être maçon. Aujourd'hui, il connaît cent chansons par cœur ! Moi, je

l'écoutais tellement que j'avais oublié le chien qui est venu mettre sa tête sur mes genoux, comme à présent..

- On dirait qu'il t'aime bien, a dit l'accordéoniste. Comment tu vas l'appeler ?
- C'est là que le nom m'est venu sans réfléchir. J'ai dit : Baladin. Le papy a rigolé.

Quand la péniche est arrivée en bas du Pont-Brand, on s'est approché du bord, je suis descendu avec Baladin et on est remonté tous les deux par le petit chemin jusqu'au rond-point. Du bas de la route, j'ai vu la voiture des gendarmes garée devant la maison. Je me suis dit que j'allais passer par derrière pour qu'ils ne me voient pas et c'est comme ça que j'ai trouvé le village gaulois.

— Ce n'est pas un village gaulois, corrige Yannette, c'est un village médiéval. En l'an mil, il n'y avait plus de Gaulois.

– Je m'en fiche, je raconte ce que j'ai vu et tu n'as qu'à y aller si tu ne me crois pas. Ça ressemble au village d'Asterix. Il y a même une espèce de forge comme celle de Cetautomatix. Mais surtout, à côté, il y a une vieille ferme avec des murs en terre. J'ai gratté. C'est super solide. Faut être fort pour construire des murs comme ça. Quand en plus on joue de l'accordéon et qu'on connaît cent chansons par cœur, c'est qu'on est vraiment quelqu'un !

– Et ensuite, quand tu es arrivé chez toi, demande Yann ?

– Les gendarmes étaient à la maison. Maman pleurait. Mon père hésitait entre me coller une beigne et m'embrasser. Il avait envie des deux à la fois mais il a retenu la

beigne et m'a demandé de m'excuser auprès des gendarmes que j'avais dérangés pour rien. J'ai demandé pardon, mais le gendarme a dit que c'était mieux quand c'était pour rien. Il a ajouté que pour le chien, on pouvait en faire ce qu'on voulait, vu que les gitans n'avaient pas vraiment le droit de vendre des animaux. J'ai proposé qu'on ramène Baladin, mais maman a dit qu'on pouvait peut-être le garder. Papa n'a pas dit non.

– Alors, tu l'as eu pour rien ? demande Yann.

– Non, parce que le lendemain, on est allé au campement avec mon père. Il a donné les vingt-cinq euros. Il dit que ce n'est pas parce que les gitans n'ont pas le droit de vendre des animaux que ça nous donne celui de les voler.

**L**e soir tombe sur le lotissement neuf du Pont-Brand, à deux pas du village de l'an mil. Les hommes rangent les pelles et déchaussent les bottes, on rameute les enfants pour le dîner. Yann rentre dans sa maison de bois, Yannick dans sa maison de pierre et Yannette dans sa maison de verre. Les trois petits cochons du Pont-Brand vont s'endormir en rêvant au village qui tente de se changer en ville sans virer banlieue, à la ville à la campagne, au maçon devenu vieux sans être adulte. Tout va bien. Tout va très bien.

**S**eul sous un lampadaire, un jeune homme peste contre le pneu de son fauteuil roulant qui vient de crever une nouvelle fois sur les graviers tranchants de la route inachevée. Il lui faudra un bon quart d'heure et beaucoup d'efforts pour regagner

seul le rez-de-chaussée qu'il occupe dans le H.L.M. du Pont-Brand. Il faudrait que quelqu'un vienne lui donner un coup de main, quelqu'un qui aurait la bonne idée d'ouvrir la fenêtre de sa maison de bois, de sa maison de verre ou de sa maison de pierre. Ce serait bien...

Il manquait à cette histoire un grand méchant loup pour être complète. Il n'est peut-être pas loin, discret, silencieux. Il se peut qu'il ronronne, tapi dans la chaleur des bourgs sans histoires. Il s'appelle l'indifférence.

© Dominique Lemaire 2008